

Spike Lee, le James Baldwin du cinéma américain?

School Daze

Maurice Tourigny

Numéro 38, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22346ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tourigny, M. (1988). Compte rendu de [Spike Lee, le James Baldwin du cinéma américain? / *School Daze*]. *24 images*, (38), 58–59.

SCHOOL DAZE

par Maurice Tourigny

Spike Lee l'a dit et redit, ses films visent un public précis. Lee écrit, tourne et produit pour les Noirs d'Amérique. Le reste de la planète, le réalisateur s'en fiche; tant mieux si Cannes a bien aimé *She's Gotta Have It*, tant mieux si, selon Lee, le snobisme blanc de Los Angeles et de New York a contribué aux recettes de \$ 8 millions de son premier long métrage qui n'avait coûté que \$ 175 000. Tant mieux! Mais Lee le répétera aussi souvent qu'il le faudra, ses films sont pour les siens, pour les oubliés du cinéma américain, pour les laissés-pour-compte de la société yankee.

She's Gotta Have It a plu parce qu'il nous apprenait des choses sur nous, sur nos mœurs, nos désirs, etc. Nola Darling et ses trois prétendants nous parlaient des rapports amoureux en 1986, des couples dans la grande ville, des incertitudes et des façades de chacun dans sa recherche d'un partenaire avec un grand P. *She's Gotta Have It* osait dire ce que bien des films taisent et peu importe la couleur de sa peau, on mordait à l'humour de cette poignée de personnages finement observés.

School Daze est plus ambitieux. Portrait de groupes, description d'un milieu, illustration d'un conflit, *School Daze* s'intéresse aux quelques jours de la rentrée scolaire au Mission College, université noire du sud des États-Unis, calquée sur Morehouse College à Atlanta qu'a fréquenté le réalisateur.

Sur le campus s'affrontent deux camps: les activistes menés par Dap qui menacent de boycotter les cours en guise de protestation contre l'apartheid et les tenants du statu quo, Julian en tête, pressés de réussir et de se conformer aux règles du jeu de l'Amérique. Jigaboos à la peau foncée soucieux du traitement des Noirs et arborant leur héritage africain contre Wannabees (want-to-be... white) au teint plus clair, aux cheveux défrisés, plus préoccupés de leur image que de causes politiques.

Chez les femmes, la même division: Rachel et ses amies, réfléchies, fières de leur négritude, opposées à Jane et ses compagnes «cheer leaders» suivant au doigt et à l'œil le code de la séduction et prêtes à tout pour maintenir le prestige et la supériorité illusoire de «leurs hommes».

À ces personnages et leur opposition viennent se greffer des sous-intrigues, des rôles secondaires et des digressions dans le but d'élargir la peinture de ce microcosme, de compléter le tour d'horizon. Lee n'y va pas par quatre chemins: «*School Daze* est une image vraie des campus noirs» et au deuxième degré de la société noire américaine.

Spike Lee, le James Baldwin du cinéma américain?



Julian et Half Pint (Spike Lee)



Julian (Giancarlo Esposito) et Jane (Tisha Campbell)

La sortie du film à New York n'a pas manqué de soulever des débats passionnés. Universitaires, écrivains, journalistes, militants et féministes s'en sont mêlés. D'un côté on applaudit le courage investi dans une production qui traite d'un des vrais problèmes des Noirs, de l'autre on accuse le cinéaste d'être devenu la marionnette d'Hollywood (qui a partiellement

financé *School Daze*) en exploitant de façon simpliste des questions fort complexes. Qu'en dit le grand public? Si on en juge d'après les entrées en salle, *School Daze*, malgré son budget rondet, ses numéros musicaux, ses chansons accrocheuses, sa satire mordante, son recours au burlesque, n'attire pas autant de spectateurs qu'on l'espérait.

TRAIN OF DREAMS

par Linda Soucy



Écouter Billie Holiday

Il ne faut pas comprendre pour autant que les thèmes du film ont déplié; la forme et l'organisation du contenu seraient plutôt responsables du demi-succès. Pour recréer l'atmosphère et les gestes d'un campus, pour brosser une vue globale, Spike Lee choisit de piger ici et là des moments et des faits qu'il agence dans un montage rapide. Collection de «vignettes» plutôt que construction à évolution mesurée, *School Daze* privilégie l'action aux personnages, l'accumulation à l'approfondissement, la variété à l'unité, au risque de laisser le spectateur sur sa faim.

L'épisode où Jane accepte de coucher avec Half Pint pour obéir à Julian demandait plus d'attention. On sait que Julian en a assez de sa maîtresse, que Jane ne conteste jamais l'autorité de celui qu'elle aime, mais on reste insatisfait du dénouement bâclé, du drame mis en place puis escamoté maladroitement.

La rencontre des universitaires «conscientisés», sortis de leur vase clos le temps d'un hamburger dans la ville voisine, et des travailleurs et chômeurs locaux rébarbatifs et désillusionnés est habilement menée mais on sent mal ses répercussions auprès des jeunes. Elle fait pourtant référence à une donnée politique grave et à facettes multiples. Ce problème des inégalités sociales même au sein des minorités est-il si nettement perçu du public qu'il est inutile de s'y attarder?

Les personnages féminins sont effleurés et n'ont qu'un rôle accessoire. D'où viennent et où vont Rachel et Jane, que veulent-elles, bref qui sont-elles en dehors de leurs relations aux protagonistes mâles? *She's Gotta Have It* démontrait que Lee sait écrire des rôles de femmes sans s'appuyer sur les clichés habituels.

En dépit de ses défauts, *School Daze* ne rate pas sa cible. On ne peut manquer d'y voir la charge impitoyable et souvent hilarante contre l'élitisme du système d'enseignement américain. Lee n'épargne ni les étudiants, ni les administrateurs, ni l'entraîneur de l'équipe de football. Il tourne en ridicule les «fraternités», les initiations et les cérémonies universitaires emphatiques.

Mais avant tout, Spike Lee met à l'écran ceux qui n'y étaient apparus qu'en esclaves, en bonniches ou en symboles d'une minorité; du fait même, il abolit une barrière, il lutte contre l'ignorance, il expose une partie de nous sur laquelle nous avons longtemps préféré fermer les yeux.

SCHOOL DAZE

États-Unis 1988. Ré. et scé.: Spike Lee. Ph.: Ernest Dickerson. Mont.: Barry Alexander Brown. Mus.: Bill Lee. Int.: Larry Fishburne, Giancarlo Esposito, Tisha Campbell, Kyme, Joe Seneca. 114 minutes, couleur. Dist.: Columbia.

Il est symptomatique qu'aux derniers Rendez-vous du cinéma québécois, le prix de l'Association des critiques pour le meilleur long métrage de 1987 ait été attribué à *Train of Dreams* de John N. Smith, film issu d'une série de l'ONF intitulée «Alternative Drama Program», série dont le but est de permettre la réalisation de longs métrages de fiction à budget modeste et qui renouent avec les méthodes documentaires. Le geste est, d'une certaine manière, rassurant, en ce qu'il témoigne de la volonté d'attirer l'attention sur un film qui va à contre-courant de la tendance dominante actuelle — le syndrome des films «chromés»; un film qui, loin de tabler sur la «surenchère de l'image»¹, fait fi de l'artifice et attaque son sujet de front, sans que ne le parasite une quelconque stratégie de la séduction.

Le projet cinématographique de Smith, en accord avec le programme de l'ONF: «Guerilla cinema, or making fiction films truthfully», tel qu'il se plaît à le caractériser², veut donc explorer les points de jonction de la fiction et du documentaire.

Cette exploration du cinéaste a été à l'origine de *Sitting in Limbo*, un film sur les jeunes Noirs de Montréal, et c'est cette démarche qu'il poursuit avec *Train of Dreams*, un film au style rêche, par là synchrone avec son sujet qui n'est pas nouveau: la délinquance chez les jeunes. La musique du film a été confiée à un groupe rock de Montréal: «Three O'Clock Train», et Smith a travaillé avec des acteurs non professionnels, dont certains proviennent d'une bande montréalaise qui a pour nom «The West Island Rebels». Sa méthode a consisté à faire improviser des scènes à partir du scénario initial, écrit en collaboration avec Sally Bochner et Sam Grana, et à tourner dans des lieux réels, notamment au centre de correction de Goderich, en Ontario. Cette méthode infléchit tout le film du côté du réalisme documentaire, lui confère un style naturaliste et sans effets, ce qui est rafraîchissant. Mais cette sobriété de la mise en scène laisse par contre place à trop de modestie et ne permet pas au film de travailler à fond les enjeux esthétiques

dont il aurait pu être le lieu.

Si *Train of Dreams* suscite la sympathie, ou emporte l'adhésion, ce n'est pas parce que le film est abouti, mais parce que la démarche qui le sous-tend, de plus en plus rare dans le cinéma actuel, en devient exemplaire.

Sur le plan de la fiction, le mérite de Smith est d'avoir su maintenir la bonne distance face à son sujet et au personnage principal: Tony Abruzzio, un délinquant qui finit par écoper du centre correctionnel (Jason St. Amour, dont c'est le premier rôle au cinéma, impose avec son corps massif une présence convaincante). Ce regard distant, sans apitoiement, permet de donner le ton juste aux scènes de violence, notamment celle où Tony et sa bande s'attaquent sans motif à un passant. Voulant éviter le didactisme, Smith n'a voulu désigner aucun coupable, comme c'est souvent le cas dans ce genre de film, et la mère de Tony est traitée avec cette même attitude descriptive. Cependant, en concentrant le film sur un seul personnage: Tony, Smith a un peu escamoté le problème de la violence qui, dans la délinquance, est la seule forme possible de rapport au monde. Il a ainsi «fermé» un film qu'il souhaitait pourtant ouvert et n'offrant pas de réponse toute faite. Tony, avec l'aide d'un instructeur compréhensif (joué par le poète noir Fred Ward) devenu le substitut du père qui lui a manqué, finira, après un détour par la poésie et l'écoute de Billy Holiday, par vouloir changer. Il comprend qu'il est responsable de lui-même et de son avenir.

On l'a dit, Smith ne fait pas de Tony un «cas d'espèce», il s'attache à la trajectoire d'un personnage, mais le thème aurait peut-être gagné à être traité carrément sur le mode documentaire, car la fiction vient ici réduire un sujet autrement complexe. □

TRAIN OF DREAMS

Québec 1987. Ré.: John N. Smith. Scé.: Sally Bochner, John N. Smith, Sam Grana. Ph.: David de Volpi. Mus.: Malcom McKenzie Jr. Mont.: John N. Smith. Int.: Jason St-Amour, Marcella Santa-Maria, Fred Ward. 90 min. Couleur. Dist.: Cinéma Plus.